

TABLE DES MATIÈRES

<i>Introduction</i> : JEAN-BAPTISTE ANDRÉ GODIN, UNE PERSONNALITÉ MÉCONNUE	7
CHAPITRE I. L'ASCENSION D'UN AUTODIDACTE	9
CHAPITRE II. UN PHALANSTÉRIEN DANS LA TOURMENTE	23
CHAPITRE III. L'ÉCHEC DE LA COLONIE TEXANE	39
CHAPITRE IV. UNE PENSÉE INDÉPENDANTE	55
CHAPITRE V. LES ÉQUIVALENTS DE LA RICHESSE	69
CHAPITRE VI. UN MONDE INSULAIRE EN DEVENIR	85
CHAPITRE VII. GODIN FAIT FRONT	101
CHAPITRE VIII. UN PIED DANS LA POLITIQUE	117
CHAPITRE IX. VERS L'ASSOCIATION	135
CHAPITRE X. L'ASSOCIATION DANS LES ANNÉES 1880	153
CHAPITRE XI. UNE AMBITION RÉFORMATRICE	165
 <i>Conclusion</i> : L'ŒUVRE DE GODIN À L'ÉPREUVE DES ANALYSES	 181
 BIBLIOGRAPHIE	 187

Introduction

JEAN-BAPTISTE ANDRÉ GODIN,
UNE PERSONNALITÉ MÉCONNUE

Qu'ils partagent ou non les idées de Jean-Baptiste André Godin, les visiteurs du Familistère de Guise sont impressionnés par l'ampleur de l'œuvre d'une vie, par le talent et la détermination qu'elle a requis, par l'avancée sociétale qu'elle a représentée au XIX^e siècle. Indépendamment des données économiques, sociales et politiques au milieu desquelles Godin a évolué, nous sommes bien en face d'un exemple de *leadership* de premier ordre, pour reprendre l'expression anglo-saxonne. Voici donc l'itinéraire singulier d'un compagnon du Tour de France, autodidacte à bien des égards, qui devient un capitaine d'industrie pragmatique tout en cherchant des réponses aux questions de société qui le hantent. Au-delà de « l'extinction du paupérisme », il s'interroge sur la question des rémunérations, sur les rapports entre capital et travail, sur les types d'habitats, sur le statut de la femme, sur les questions d'hygiène, d'éducation et de loisirs.

Alors que se succèdent les régimes politiques, et qu'émergent de nouvelles doctrines, c'est finalement du fouriérisme dont il se sent le plus proche. Une doctrine complexe plutôt conçue pour une société rurale dont il retiendra surtout l'idée de l'association capital, travail, talent, la préférence pour l'habitat collectif et l'émancipation de la femme, l'éducation de tous les enfants, la recherche de l'Harmonie. Après l'échec de la colonie texane, Godin dont l'esprit critique est assez aiguisé, y compris dans sa

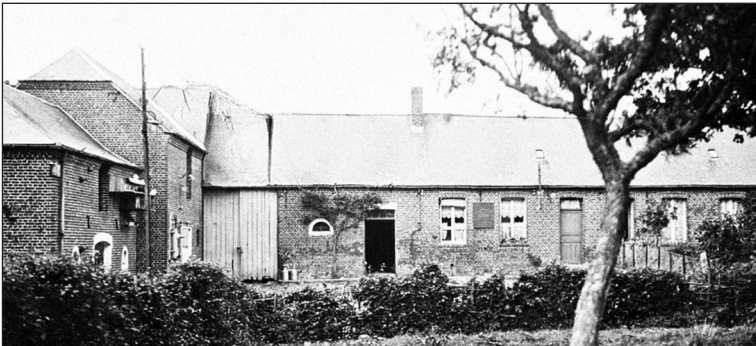
pratique du spiritisme, va adapter la doctrine à l'épreuve des faits dans une démarche autonome à l'égard des disciples du maître. Critique vis-à-vis du marxisme, hostile à la notion même de lutte des classes, il rejette d'autant plus la violence qu'il l'a subie pendant la guerre de 1870 et s'engage en faveur d'un arbitrage international qui lui paraît susceptible d'éviter un certain nombre de conflits armés. Élu local, puis député dans un contexte politique peu favorable, il fait preuve d'une étonnante ambition réformatrice qui n'a guère d'écho.

La visite du Familistère terminée, les questions fusent et dépassent souvent la simple connaissance de la vie et de l'œuvre de Godin. Puisse cet ouvrage contribuer à la réflexion sur l'avenir de notre société !

CHAPITRE I

L'ASCENSION D'UN AUTODIDACTE

Jean-Baptiste André Godin naît tôt le matin à Esquéhéries ¹ (Aisne), le 26 janvier 1817, sous le règne de Louis XVIII. Il est le fils aîné de Jean-Baptiste Godin (1795-1869), artisan serrurier, marié, en 1816, à Marie Joséphe Florentine Degon (1794-1867) ². C'est par l'intermédiaire de notes dictées sur le tard à Marie Moret que nous pouvons nous représenter l'enfance de Godin. Le sol de l'habitation familiale est en terre battue et l'étable fait office de pièce principale. La mère va chercher l'eau à la fontaine.



La maison natale de J.-B. André Godin.

L'éducation est rude, les claques fréquentes surtout en cas d'habits déchirés. Un jour, le jeune Jean-Baptiste André qui aime grimper aux arbres salit son pantalon de toile tout propre. Piteux, il n'ose rentrer chez lui. Au lavoir, quelques femmes, à qui il

vouera une reconnaissance durable, le prennent en charge, lavent et sèchent son pantalon. La garde de la petite sœur Virginie — « un sac à diable », disent les femmes du village — l'empêche de prendre part aux jeux des camarades de son âge.

Avec sa mère, il apprend à compter jusqu'à 100 et à lire les lettres de l'alphabet. Il rejoint ensuite l'écurie qui fait office d'école du village³. Le sol de la classe est jonché de boue que l'on enlève périodiquement. Le niveau d'instruction est souvent assez sommaire. Dans ses souvenirs, Godin rapporte qu'il passait dans le village pour un « écolier remarquable », aimant la lecture malgré l'absence de livres à la maison. Il se souvient des visites du curé répétant à l'instituteur de placer un crucifix sur le mur du fond de la salle. Il dit son aversion des gendarmes et son hostilité à l'égard du prêtre qui lui conseille de quitter ses parents parce qu'il estime que les commandements chrétiens ne sont pas respectés à la maison. Godin raconte ainsi, en 1870, dans *Solutions sociales* :

« Lorsqu'à l'âge de huit à dix ans, j'étais assis sur les bancs d'une école de village où 140 enfants venaient s'entasser les uns sur les autres dans un air méphitique et passer le temps à jouer ou à recevoir la fêrule du maître, au lieu d'un enseignement profitable et régulier, il m'arrivait souvent de réfléchir sur l'insuffisance et l'imperfection des méthodes d'enseignement qu'on nous appliquait. Souvent, je me disais : si j'étais professeur, j'enseignerais mieux les élèves qu'on ne le fait ici, et je me demandais si je devais me livrer à l'enseignement. Mais aussitôt un sentiment intime me poussait à cette autre pensée : non, je dois me livrer à l'apprentissage des arts manuels, car, par eux, j'ai un grand exemple à donner au monde dans la sphère où j'agirai. Cette idée persistante, dans un âge aussi peu avancé, est au moins un fait singulier surtout si l'on tient compte de l'excessive timidité qui me suivait alors dans tous mes actes, et des pénibles difficultés qu'offraient à mon tempérament, frêle et délicat, les travaux qui s'exécutaient sous mes yeux. Malgré cela, c'est sous l'empire de l'idée que la pratique des arts manuels devait me conduire à un rôle pressenti, qu'à onze ans et demi je commençai à travailler le fer dans l'atelier

de mon père et à prendre une part au-dessus de mes forces, dans les travaux de la campagne, à côté de mes parents⁴. »

Après avoir lu *Solutions sociales*, Louis Reybaud écrira dans *La Revue des deux mondes* :

« Voilà une vocation précoce, et rien n'y manque, pas plus la mise en scène qu'un certain arrangement pour l'effet, On peut seulement douter qu'après s'être interrogé d'une si singulière façon un enfant ait tiré cet horoscope sur lui-même. Ce ne sont que des bouffées d'orgueil⁵. »

L'historien ne peut qu'être prudent vis-à-vis des écrits autobiographiques⁶, comme des écrits sous-tendus par la passion politique. Mais il faut être bien peu psychologue pour douter que certains enfants de dix ans puissent, à l'époque (voire aujourd'hui), se placer précocement dans une démarche de projet.

Tout en travaillant dans l'atelier paternel, Godin participe à l'entretien des quelques arpents de terre dont dispose la famille. Il fréquente les cours du soir jusqu'à l'âge de quatorze ans, acquiert des livres auprès des colporteurs, lit Voltaire, Rousseau, Diderot, Bernardin de Saint-Pierre, Mme de Staël, les encyclopédistes et des traités de géométrie. Des lectures qui ne répondent pas vraiment à son attente⁷. Marie Moret rapporte ainsi :

« Dès sa quinzième année, il s'était senti très préoccupé de l'origine des choses et des divers systèmes sociaux. Voyant les auteurs se contredire mutuellement, il avait conclu que rien n'était donc autrement certain ; et il était entré dans une phase de scepticisme actif, c'est-à-dire qu'il était à la recherche du vrai et ne devait plus avoir de repos tant que l'observation et l'étude ne l'auraient conduit à des conclusions qui le satisfassent⁸. »

En 1834, à dix-sept ans, Godin quitte l'atelier familial (sans doute du fait d'un manque de commandes) pour rejoindre son oncle Moret, maître serrurier à Crécy-en-Brie. Avec son fils

Jacques-Nicolas Moret (1809-1868), il va travailler à Meaux, puis à Paris où il assiste à une prédication de l'abbé Châtel⁹, considéré comme un disciple républicain du saint-simonien socialiste, Pierre Leroux¹⁰. Dans *Solutions sociales*, il raconte :

« Avec quelle impatience, je m'en souviens, j'attendis le jour d'un sermon dans lequel l'abbé Châtel avait promis de traiter la question du Bien et du Mal. Avec quel empressement, ma journée de travail finie, je courus du haut du faubourg Saint-Antoine au faubourg Saint-Denis, dans l'espoir de l'entendre résoudre cette profonde énigme. Ô désillusion ! L'abbé Châtel parla de la philosophie, de la vertu des grands hommes, et je sortis de l'Église catholique française avec le cerveau aussi affamé de la solution du bien et du mal que mon estomac l'était de mon souper¹¹. »

On peut penser que c'est à partir de ce séjour parisien que Godin prend connaissance des idées sociales et féministes de Claude-Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon (1760-1825). En 1819, dans sa célèbre parabole, en opposant les « classes oisives » (noblesse, clergé, légistes, grands propriétaires) et les « classes utiles » qui participent à la production, il accorde une place centrale au travail dans l'existence. Dans son dernier ouvrage, *Le Nouveau Christianisme*, il affirme la nécessité de créer une nouvelle religion basée sur l'amour et la fraternité pour « diriger la société vers le grand but de l'amélioration la plus rapide possible de la classe la plus pauvre ». En 1825, à la mort de Saint-Simon, ses disciples ont fondé une « Église » vite décimée par le schisme¹². Mais ses idées vont avoir une influence durable dans certains milieux dirigeants, et Godin, indépendamment des réserves qu'il formulera dans *Solutions sociales*, se souviendra des aphorismes saint-simoniens entendus dans les ateliers de Paris. Ainsi, en 1873 :

« Ils ne comportaient en aucune façon la règle d'une répartition équitable ; ils n'étaient que l'expression de justes aspirations, venant fort à propos tempérer un Communisme Égalitaire alors en vogue¹³. »